



Nietzsche – Volonté de puissance

ANALYSE À PARTIR DE DEUX OUVRAGES
PAR-DELÀ BIEN ET MAL, § 230

NIETZSCHE CONTRE WAGNER, « LE PSYCHOLOGUE PREND LA PAROLE »

Eric Blondel

Philopsis: Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

PREMIÈRE PARTIE

PAR-DELÀ BIEN ET MAL, § 230

LE TEXTE

[Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, « Qu'est-ce que connaître », trad.
Geneviève Bianquis, Aubier, Paris, 1978]

Nous renvoyons à la lecture du texte :
de

« Peut-être ne comprendra-t-on pas tout de suite ce que j'entends par la « volonté foncière de l'esprit ».
Qu'on me permette une explication ».

A :

« Et nous, pressés ainsi, nous qui nous sommes déjà posé cent fois la question, nous n'avons pastrouvé
et ne trouvons pas de meilleure réponse que... »

LE COMMENTAIRE

Ce texte théorise et problématise la « volonté de puissance », bien que l'expression « volonté de puissance » ne soit quasiment pas mentionnée.

Il s'agit d'un texte sur la volonté de l'esprit, **del'esprit comme volonté**. Nietzsche introduit ainsi sa conception :

– premièrement: **l'esprit n'est qu'un instrument**, la volonté le gouverne;

– deuxièmement : il n'y a pas de volonté de connaître,**il n'y a pas d'amour de la connaissance**. Il n'existe pas de tendance portant vers la connaissance ou d'amour de la connaissance qui seraient innées. Il n'y a pas de principe de la connaissance dans l'esprit humain.**La connaissance est donc une manifestation de la volonté de puissance**.

Ce texte définit d'abord ce qu'est la volonté de l'esprit. Qu'est-ce que la volonté foncière, « la volonté fondamentale », première, principielle, originaire, de l'esprit ? Cette interrogation reprend une expression de la fin du paragraphe précédent [§229] où Nietzsche utilise cette expression de « volonté foncière de l'esprit ».

« Sonder ainsi toutes choses jusque dans leurs profondeurs, les fouiller jusqu'aux tréfonds, c'est déjà une façon de se faire violence, de faire souffrir exprès **la volonté foncière de l'esprit** qui s'élance sans cesse **vers l'apparence et le superficiel**. Dans toute volonté de connaître, il y a au moins une goutte de cruauté. » [souligné par nous] Nietzsche va commenter cela dans le paragraphe 230.

LES MANIFESTATIONS DE LA DOMINATION DE LA VOLONTÉ FONDAMENTALE

Dans ce qu'on peut considérer comme une première partie (bien qu'il ne l'indique pas explicitement), Nietzsche définit cette volonté fondamentale et en éclaire le principe : la domination. Il montre ensuite quelles en sont les manifestations.

L'appropriation de ce qui lui est étranger

Nietzsche, comme première manifestation de cette domination, indique l'aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger. Elle « se manifeste dans un penchant prononcé à **assimiler le neuf à l'ancien, à simplifier le complexe, à ignorer ou à écarter ce qui est absolument contradictoire.** »

Il s'agit là d'une aptitude, d'un penchant, d'une propension à **assimiler le neuf à l'ancien pour simplifier le complexe.** Donc, le premier trait de la volonté fondamentale de l'esprit consiste à choisir, à falsifier, à mettre en valeur, à simplifier, à assimiler, en un mot : à égaliser.

Le rejet de ce que l'on veut ignorer

La seconde manifestation de cette volonté fondamentale de l'esprit se trouve dans un **instinct de l'esprit** qui consiste dans **une volonté brutale, soudaine, d'ignorer**, de fermer ses fenêtres. Donc, la volonté foncière de l'esprit, c'est une **force de rejet**, de dénégation, de **déni**, de fermeture, d'oubli, d'inconscience, de **volonté de ne pas savoir**, d'obscurantisme.

« Ce même vouloir (cette volonté foncière de l'esprit) trouve aussi un appui dans un instinct de l'esprit qui semble tout opposé : une résolution brutale et soudaine d'ignorer, de s'isoler, de fermer ses fenêtres, **undéni intime** opposé à ceci ou cela, un refus de se laisser approcher, une attitude de défense à l'endroit de ce qu'on pourrait savoir, un parti pris de laisser certaines choses dans l'ombre, de boucher l'horizon, d'ignorer délibérément. »

La *Généalogie de la morale*, publiée l'année suivante (1887), développera ce thème du rejet et de l'oubli. Il y a dans l'esprit une faculté **active** d'oubli. Ce n'est pas simplement de l'inertie. C'est une volonté d'oublier, de passer sous silence, de laisser dans l'inconscient, d'écarter, d'ignorer. Cette affirmation de Nietzsche va à l'encontre de ce que l'on prétend en général, à savoir qu'il existe une volonté de connaître. Il met en avant la volonté de dénier.

L'acceptation d'être dupé

La troisième manifestation de la volonté fondamentale de l'esprit, c'est **le choix de se laisser duper.**

« Il faudrait encore faire entrer en ligne de compte la volonté qu'a l'esprit de se laisser abuser à l'occasion, peut-être avec le soupçon malicieux que les choses ne sont pas telles qu'on le dit, mais en

faisant semblant d'y croire, le goût de l'incertitude et de l'équivoque, le plaisir délicieux qu'on prend à se confiner volontairement dans un petit coin bien caché, le goût de voir les choses de trop près, sans recul, en surface seulement, de les voir grossies, diminuées, décalées, embellies, la délectation intime que l'on goûte à cette manifestation arbitraire de puissance. »

La volonté de duper les autres

La quatrième manifestation de la volonté fondamentale de puissance : la volonté de duper d'autres esprits. On dissimule notre esprit, on porte des masques en leur présence. L'esprit jouit ici de la multiplicité de ses facettes, de son astuce.

Voici le texte de Nietzsche :

« Il faut enfin compter avec une propension un peu suspecte de l'esprit à duper d'autres esprits et à porter des masques en leur présence ; il faut tenir compte de cette pression, de cette poussée continue d'une force créatrice, habile à modeler comme à métamorphoser ; l'esprit jouit ici de la multiplicité de ses masques et de son astuce, il goûte aussi le sentiment d'être en sécurité – ces talents de Protée sont ceux qui le défendent et le dissimulent le mieux. »

La cruauté dans la connaissance

La cinquième manifestation qui décrit la volonté foncière de l'esprit, c'est la référence à la cruauté. La souffrance fait partie de la connaissance. Tout ce que nous appelons « culture supérieure » repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la cruauté. Ce penchant à la cruauté est contraire aux quatre manifestations précédentes de la volonté fondamentale de puissance. La cruauté fait partie de la volonté foncière de l'esprit.

La volonté foncière qui recherche la pure apparence, le superficiel « agit à l'opposé du sublime instinct qui pousse l'homme à connaître, à voir, à vouloir voir les choses à fond, dans leur essence et leur complexité ; il y a là une sorte de cruauté de la conscience et du goût intellectuels que tout penseur courageux discernera en lui pourvu qu'il ait, comme il convient, assez longuement aiguisé et endurci le regard qu'il porte sur lui-même et qu'il se soit accoutumé à user d'une stricte discipline et d'un langage rigoureux. »

Il y a de la cruauté dans le penchant à connaître de son esprit.

« « [...] il y a de la cruauté dans le penchant essentiel de mon esprit. » Les gens vertueux et aimables auront beau tâcher de l'en dissuader. Définitivement, il serait plus aimable de nous attribuer, de nous imputer, de vanter en nous, au lieu de la cruauté, quelque chose comme un excès de sincérité – nous libres et très libres esprits. »

Dans le § 239, on lit :

« Il faut ici chasser bien loin la grossière psychologie de naguère qui enseignait que la cruauté naît de la vue des souffrances d'autrui ; on trouve aussi de la jouissance, et une profusion de jouissance, à souffrir soi-même, à s'infliger de la souffrance ; chaque fois que l'homme se laisse persuader de faire abnégation de soi, au sens religieux du mot, ou de se mutiler comme les Phéniciens et les ascètes, ou simplement de mortifier ses sens et sa chair, de s'humilier ou de se convulser dans la pénitence comme les Puritains, de disséquer sa conscience toute vive et de consentir comme Pascal à sacrifier de l'intellecto, c'est à la cruauté qu'il aigüillonne et le pousse en avant, le dangereux frisson »

d'une cruauté tournée contre lui-même [...] Sonder ainsi toutes les choses jusque dans leurs profondeurs, les fouiller jusqu'au tréfonds, c'est déjà une façon de se faire violence, de faire souffrir exprès la volonté foncière de l'esprit qui s'élançait sans cesse vers l'apparence et le superficiel. Dans toute volonté de connaître, il y a au moins une goutte de cruauté... »

Ces cinq tendances ou propensions de la volonté foncière de l'esprit s'opposent au sublime instinct, à la sublime propension qui pousse l'homme à voir, à vouloir les choses à fond, dans leur essence et leur complexité.

Connaître, c'est donc dominer par ces cinq façons.

LA NATURE DE LA VOLONTÉ FONDAMENTALE

Voilà maintenant une deuxième partie de ce paragraphe 230 qui est une **réflexion sur la nature de la volonté de connaître.**

Il faut abandonner le vocabulaire moralisateur de la vérité. **Il y a de la cruauté dans la volonté de vérité.** On a estimé qu'il y avait un instinct de la connaissance, une propension naturelle à connaître. On a pensé que l'esprit serait apparenté, par nature, à la vérité. Mais en fait cette volonté de connaître, cette propension naturelle à la connaissance est fautive et il faut l'abandonner. Nietzsche déclare :

« En attendant – car il se passera du temps jusqu'alors – nous serions peut-être moins tentés que personne de nous parer de ce clinquant verbal, de ces falbalas de style moral ; tant notre effort antérieur nous a justement rendu odieux ce mauvais goût et son exubérance joviale. Ces sont de beaux mots chatoyants, cliquetants, solennels, que ceux de : probité, d'amour du vrai, d'amour de la Sagesse, de Sacrifice à la connaissance, d'héroïsme du vrai ; il y en a de quoi nous gonfler d'orgueil. Mais quant à nous, ermites et marmottes, il y a beau temps que nous sommes persuadés, dans le secret de nos consciences d'anachorètes, que tout ce faste verbal qu'on vénère n'est rien, lui non plus, que défroque mensongère, parure abusive, poudre d'or frelatée dont se pare l'inconsciente vanité humaine et que, même cette peinture flatteuse, sous cette couche de fard, il faut reconnaître et mettre en lumière l'effroyable texte primitif de l'*homo natura*. »

On en a donc fini avec le vocabulaire de l'amour de la vérité, donc de la philosophie comme amour de la vérité, de la probité, de l'amour de la Sagesse. C'est pour cela que Nietzsche dit :

« Nous, libres et très libres esprits », nous avons renoncé à ce genre de travestissement de la réalité de notre volonté de connaître. C'est la fin de l'amour de la vérité, de la morale, de la métaphysique. »
« Tout ce faste verbal qu'on vénère n'est rien, lui non plus, que défroque mensongère, parure abusive, poudre d'or frelatée dont se pare l'inconsciente vanité humaine. »

Il y a donc un **mensonge dans le vocabulaire métaphysique**, philosophique, moral de l'amour de la vérité. Il y a un **travestissement** : il faut découvrir de quoi en vue de quoi.

Sous cette peinture flatteuse, sous cette couche de fard, il faut reconnaître et mettre en lumière l'effroyable texte primitif de l'*homo natura*. Nietzsche s'assigne une tâche qui est celle des esprits libres ou nouveaux philosophes. Ces derniers sont détachés de la glorification de la vérité, de l'amour de la vérité, du discours clinquant de la vérité sous forme de

devises. Il faut retraduire l'homme dans la nature. On doit triompher des interprétations vaines et fumeuses qui sont barbouillées et griffonnées sur ce texte primitif, éternel, qu'est **l'homme naturel**.

« Réintégrer l'homme dans la nature, triompher des nombreuses interprétations vaines et fumeuses qui ont été griffonnées ou barbouillées sur ce texte primitif éternel, obtenir que dorénavant l'homme endurci par la discipline scientifique adopte devant l'homme tel qu'il est à présent la même attitude que devant l'*autrenature* ; qu'il ait le regard intrépide d'un Ulysse, qu'il soit sourd aux appels des vieux oiseleurs métaphysiques [...] »

Pour cela **l'esprit libre ou le nouveau philosophe** doit avoir le regard intrépide d'un Œdipe, les oreilles bouchées d'un Ulysse. Il doit se détourner des charmes des vieux oiseleurs métaphysiques qui lui susurrent, comme un air de flûte :

« Tu es mieux que cela, tu es plus grand, tu as une autre origine. »

Il y a donc **un enjeu à la fois moral et métaphysique**.

Le prétendu amour de la vérité dissimule ce qui se passe effectivement dans l'esprit. Cette dissimulation est un piège, **un ensorcellement**. Il faut comme Œdipe se défier de ce mensonge. Il faut être prudent comme Ulysse et comme les personnages de *La flûte enchantée*. Il faut récuser l'origine putative, l'origine noble fondé sur l'amour de la vérité. Il convient de contredire les oiseleurs magiciens qui nous parlent de notre origine métaphysique. Cette tâche est énorme, insensée. Nietzsche pose comme un point d'interrogation final la réponse au pourquoi de cette recherche de la connaissance.

« Et nous, pressés ainsi, qui nous sommes déjà posé cent fois la question, nous n'avons pas trouvé et ne trouverons pas de meilleure réponse que... »

Comment peut-on réussir cela ? Il s'agit du propre **programme de Nietzsche**, de sa **démarche généalogique** du pourquoi de l'amour de la vérité. On conteste la démarche vers la vérité, on la critique, on la met en doute à **partir de la volonté de puissance originaires de l'esprit**. On veut expliquer par « *la volonté foncière de l'esprit* » : la valorisation de tout le système de la vérité qu'il intitule morale ou métaphysique.

ÉTUDE COMMENTÉE DU PARAGRAPHE 230

Voici maintenant, dans l'ordre de l'argumentation, l'étude de ce paragraphe.

PREMIER MOMENT: L'ESPRIT COMME VOLONTÉ DE DOMINATION

« Peut-être ne comprendra-t-on pas tout de suite ce que j'entends par la « volonté foncière de l'esprit ». Qu'on me permette une explication. Cette chose impériale que le vulgaire appelle « l'esprit » veut dominer et se sentir le maître au-dedans de soi et autour de soi ; il a (l'esprit) la volonté de ramener la multiplicité à la simplicité, de dégoter, de dompter, de dominer, une volonté vraiment souveraine. Ses besoins et ses facultés sont les mêmes que les physiologistes constatent chez tout ce qui doit vivre, croire et multiplier. »

Nietzsche veut expliquer ce qu'est la « volonté foncière de l'esprit ». Il développe ainsi l'explication amorcée au paragraphe précédent [§ 229] :

« Sonder ainsi toutes les choses jusque dans leurs profondeurs, les fouiller jusqu'aux tréfonds, c'est déjà une façon de se faire violence, de faire souffrir exprès la volonté foncière de l'esprit qui s'élançait sans cesse vers l'apparence et le superficiel. Dans toute volonté de connaître, il y a au moins une goutte de cruauté. »

Patrick Wotling, quant à lui, traduit ainsi : « Cette chose impériale que le vulgaire appelle « l'esprit », veut dominer [...] par « quelque chose qui commande », et que le peuple appelle « l'esprit » veut être maître et Seigneur [...] »

Nietzsche ne veut pas donner de définition de la volonté. Il ne s'agit pas d'une tendance, d'un instinct, d'une faculté, mais il s'agit de « quelque chose » qui commande. Voilà comme il présente la volonté, l'autorité. C'est **ce par quoi une volonté veut s'imposer**.

« Ce quelque chose d'impérieux », ce « quelque chose qui commande », le vulgaire l'appelle « l'esprit ». Le mot « esprit » est mis entre guillemets pour souligner que son sens courant est impropre. Nietzsche, emploie cette typographie pour marquer le fait qu'il conteste la validité d'une notion. Il fait souvent précéder cette notion de la formule « ce qu'on appelle ». Ainsi, dit-il ici : « Ce qu'on appelle « l'esprit » ». Il s'agit d'une expression commune, vulgaire mais c'est **également une expression philosophique**, et Nietzsche se moque ici des philosophes. Alors que les philosophes prétendent se défaire des habitudes communes, ils utilisent ici une notion commune.

L'esprit est l'ensemble des représentations, qu'il s'agisse du psychisme, de l'intellect, de l'entendement ou quel que soit le nom que l'on emploie. Il s'agit de l'esprit avec les représentations intellectuelles et aussi les affects. Aussi Nietzsche précise-t-il que l'esprit veut se sentir maître en dedans de soi et au-dehors de soi.

DEUXIÈME MOMENT: L'ESPRIT ET LA FAÇON DONT IL DOMINE

Pour dominer, l'esprit falsifie.

« [...] aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger se manifeste dans un penchant prononcé à assimiler le neuf à l'ancien, à simplifier le complexe, à ignorer ou à écarter ce qui est absolument contradictoire. C'est ainsi que dans tout ce qui est en dehors de lui, il souligne arbitrairement certains traits, les met en valeur, les falsifie à sa convenance. »

Ce passage présente la **Volonté de puissance**. Il y a quelque chose qui veut dominer au-dedans de soi et en dehors de soi.

En moi, **il y a quelque chose** qui veut dominer, se sentir le maître, veut la puissance. Il s'agit de maîtrise. On a une **sorte de personnification de quelque chose qui veut**. Ce n'est pas le sujet conscient qui veut. Il s'agit des manifestations conscientes ou inconscientes de certaines choses qui veulent dominer. Il s'agit d'un rapport de forces à l'origine des affects, des actes de volonté, des représentations de délibérations, de jugements, de réflexions, de contestations.

« *Se sentir le maître au-dedans et en dehors de soi* ». l'esprit est une sorte d'ensemble de représentations où des affects sont en lutte les uns avec les autres.

« *Se sentir le maître au-dedans de soi* ». Toute l'unité de représentation contient en elle-même la lutte de conflits, la volonté de domination. C'est une multiplicité de désirs qui se combattent mutuellement et cherchent à l'emporter les uns sur les autres. Les volontés sont en conflit avec d'autres volontés, d'autres tendances. **La volonté de puissance est un quelque chose de pluriel** en soi et par rapport à d'autres volontés de puissance. Il s'agit toujours de volontés au pluriel. L'expression de « volonté de puissance » en tant qu'entité métaphysique ou abstraite est donc inexacte. Dire « je veux quelque chose » est une simplification. **Il y a en moi plusieurs choses qui veulent**. On ne peut pas dire « nous voulons » car dans le « nous » comme dans le « je », il y a une sorte de sujet conscient de lui-même et ce n'est pas toujours le cas. Il faut dire : des choses en moi luttent pour obtenir la puissance. Quand je dis « je veux », ce sont en fait des groupes, des hiérarchies, des ordres, des entités plurielles de nature contradictoire, tangente, conflictuelle qui entrent en conflit et qui cherchent à dominer, à l'emporter sur d'autres groupes. Ce qui fait que vouloir ou agir, cela correspond à quelque chose qui l'emporte sur une autre, quelque chose ou un autre ensemble. On pose par là qu'un certain nombre de forces appelées volontés dominent **pendant un certain temps** en s'alliant avec d'autres volontés partielles.

« Cette chose impérieuse que le vulgaire appelle « l'esprit » veut dominer et se sentir le maître au-dedans de soi et autour de soi ; il a la volonté de ramener la multiplicité à la simplicité, de ligoter, de dompter, de dominer, une volonté vraiment souveraine. Ses besoins et ses facultés sont les mêmes que les physiologistes constatent sur tout ce qui doit vivre, croître et multiplier. »

Voilà le processus de la volonté de puissance. Vouloir la puissance, c'est vouloir ce qu'on n'a pas encore donc c'est **vouloir s'accroître**. Et vouloir s'accroître c'est imposer, avec les forces dont on dispose, sa loi, sa volonté, ses directives, ses affects, ses intérêts à d'autres forces que l'on a en soi. On aborde la pluralité que l'on porte en soi pour décider quel ou quels affects seront dominants. Toute l'énergie de l'esprit va, à un moment donné, être tendue vers un objectif et va, pour cela, soumettre la multiplicité à une autorité. **Commander, c'est unifier**. La volonté impose une direction, un objectif, une fin, une représentation. On ramène donc, dans un premier temps, la multiplicité à la simplicité.

Dans la notion de **volonté de puissance**, il s'agit de la **volonté vers la puissance**. Il s'agit de la volonté d'accéder à la puissance. Accéder à la puissance, c'est passer de la multiplicité à la simplicité. Cela signifie unifier, mais il y a une sorte d'asservissement, de limitation que Nietzsche traduit d'une façon métaphorique en parlant de «*ligoter*» ou de «*garrot*». La **volonté foncière**, impérative de l'esprit **prend en otage**, fait prisonnier certains éléments qui voudraient eux aussi la puissance. Elle les **dompte**, les domine. Ce sont des termes forts. Il s'agit de rapports de force entre éléments naturels. «*Ligoter*», c'est exercer une violence, «*dompter*», c'est un terme que l'on applique généralement au dressage d'un animal rétif que l'on dresse à avoir certains réflexes et conduites précises. Une volonté vraiment souveraine, c'est une volonté qui domine d'une façon implacable et sans appel. Ce que veut l'esprit, c'est ce que veut toute volonté, c'est la volonté de s'imposer, d'imposer ses vues, ses choix, ses préférences. Ce qui domine tout, c'est de ramener la multiplicité à la simplicité. C'est ce qui définit l'opération intellectuelle de "conceptualiser". Conceptualiser signifie « saisir », comprendre, manipuler. **La connaissance vise l'unité du concept qui rassemble, ligote, unifie, dompte une idée**. Par exemple, la notion de vertu que cherche Socrate va se substituer à l'essaim de vertus que propose Ménon.

« Ses besoins et ses facultés sont les mêmes que les physiologistes constatent chez tout ce qui doit vivre, croître et multiplier. »

Donc ce quelque chose qui est la volonté foncière de l'esprit est assimilé au vivant, à la volonté biologique d'un organisme qui, lui aussi, ramène la multiplicité à la simplicité, ligote une cellule, en absorbe une autre... **L'organisme est une machine à assimiler**, c'est un organisme qui consiste à ramener la multiplicité à la simplicité. Nietzsche utilise la **comparaison avec le fonctionnement de l'estomac**. Ici, Nietzsche veut rappeler que les phénomènes de volonté ne sont pas seulement des phénomènes de l'esprit mais aussi du **corps**, d'où la référence à la nature, à la physiologie. Cela signifie qu'il y a de la matérialité dans cet ensemble qu'on appelle l'esprit et qui est du même ordre que le corps, les affects étant l'un des versants de l'esprit et l'autre, le corps, en définitive, c'est la même chose. Il y a une structure naturelle, biologique, physiologique de l'esprit. Nietzsche s'interdit toujours de penser l'esprit sans le corps. «*Ce quelque*

chose» qu'est la volonté foncière de l'esprit est **assimilable au corps**, c'est une **opération du corps**, l'esprit fonctionne comme un corps, **l'esprit, peut-être, est une autre manière qu'a le corps de vouloir la puissance.**

« L'aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger se manifeste :

- dans un penchant prononcé à **assimiler le neuf à l'ancien**,
- à **simplifier le complexe**
- à **ignorer ou à écarter ce qui est en dehors de lui**,
- **il souligne arbitrairement certains traits**, les met en valeur, les falsifie à sa convenance»

[la mise en forme de ce passage est de notre fait]

Nous avons ici l'énumération des diverses tendances de l'esprit, tendances que nous avons étudiées. Ces diverses tendances ne sont pas toujours très nettement distinguées car une tendance en implique une autre, une tendance dans un sens peut être compatible, éventuellement, avec une autre tendance dans un autre sens. La tendance à aller chercher au fond des choses peut être envisagée avec la tendance à préférer le superficiel. La tendance à vouloir dévoiler peut se rapprocher de la tendance à interpréter, c'est-à-dire à expérimenter plusieurs possibilités de lecture, de compréhension, c'est-à-dire à substituer cette fois la multiplicité à la simplicité. Nietzsche, dans ce sens, dit qu'un **jugement intellectuel** n'est pas une simple opération, qu'il est le **résultat du conflit entre plusieurs affects.**

Ces tendances, pour Nietzsche, sont des penchants prononcés. Il n'agit pas d'une faculté, mais d'une propension, d'une tendance. Kant, dans sa philosophie pratique, c'est-à-dire morale, suspecte cette propension de **partialité**. La tendance est à la limite entre **l'intellectuel et l'affectif**. La tendance n'est pas seulement de l'ordre de la représentation, mais de l'instinct, de la pulsion, du besoin, de l'inconscient. La tendance est une sorte de nature-réflexe qui va dans un sens mais qui peut aller dans un autre. **Cependant prononcé** tend donc à assimiler le neuf à l'ancien, à simplifier le complexe, à ignorer ou écarter ce qui est contradictoire. «*Ignorer*», c'est négliger. C'est une opération intellectuelle au sens de ne pas voir. «*Assimiler*» c'est **réduire au même**. «*Écarter*», c'est **pousser de côté**. Ce sont des opérations aussi bien physiques qu'intellectuelles.

Nietzsche dit, dans la *Généalogie de la morale* que connaître, c'est falsifier. L'esprit, ce « quelque chose », la volonté de puissance, s'empare des choses et de la réalité dans leur diversité, leur complexité, leur caractère énigmatique et simplifié en vue de les dominer, de les maîtriser, de les contrôler. Les lois scientifiques, les concepts, les théories de la connaissance sont des **simplifications**. On a affaire à des falsifications parce que la volonté, au lieu de se laisser impressionner par le réel, la connaissance, au lieu d'être soumission aux faits, à la réalité, à l'expérience, impose son monde et son empreinte. On est devant des transformations, des modifications, des métamorphoses. On renverse l'ordre des choses, on retourne les valeurs. L'opération de changement est toujours l'opération d'une imposition de volonté qui est extérieure. La réalité ne s'impose pas, elle n'est pas photographiée, transcrite, rapportée. Elle subit l'imposition de

la volonté. Les lois de la connaissance scientifique sont des falsifications **commodes**. Il n'y a pas d'idée vraie en soi. Il n'y a de certitude que pour **uncertain état de la volonté** de puissance de l'homme, **à un moment donné**. Les lois quelles qu'elles soient (physiques, biologiques, organiques...) n'énoncent pas une vérité en soi. C'est seulement une vérité **à valeur pragmatique**. Nietzsche utilise parfois l'expression «*valeur utile*». C'est le **pragmatisme vital**, c'est l'**erreur utile**. On est face à des certitudes communes, commodes à certains moments, dans certaines circonstances. La volonté fondamentale ou de puissance cherche à s'augmenter, à gagner en puissance. L'esprit ne progresse pas vers la vérité, il ne cherche pas à marcher vers la clarté, la lumière de la clairière de la vérité. L'esprit cherche à s'incorporer de nouvelles expériences. L'esprit, c'est ce quelque chose qui commande. Il veut «*incorporer*», «*assimiler*», faire **entrer dans le corps**. Les nouvelles expériences nourrissent le corps ou la volonté qui s'en empare.

« Il cherche à faire entrer des faits nouveaux à l'intérieur de séries anciennes, à se les incorporer ! »

Il cherche somme toute à s'accroître.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr